

**ETHNOGRAPHIE**  
**DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**  
**AU TEMPS DE MAHOMET (suite)**

(Voir les nos 42, 43 et 54 de la *Revue*.)

XXII.

LE DJERID.

Le Belad-el-Djerid, ou pays des dattes, est une région aride dont le bas-fond est occupé par des marais salants et les entours par des déserts et de rares oasis. Elle s'étend du fond du golfe de Cabès, petite Syrte, jusqu'aux plaines des Ziban.

Hérodote, qui a mentionné le premier cette contrée, n'avait sur elle que des notions incomplètes, rendues plus confuses encore par la conviction des Kyrénéens, ses hôtes, que c'était de ce côté que se trouvaient le lac, le fleuve et l'île mythologiques de Triton. Or, la description de ces lieux était formulée par les poètes avec une grande précision : « Un grand fleuve naissait vers les bornes de la Terre, près des rivages de l'Océan extérieur. Après un cours assez long, il s'élargissait et embrassait une île escarpée. Sur les bords du fleuve était née Minerve, déesse, fille de la Terre, qui avait vécu dans cette région et en avait tiré le surnom de Tritonide. Hérodote, donc, qui croyait qu'après Barkè, la côte se continuait droit à l'Ouest sans former ni presque île ni golfe, et qui cependant entendait les indigènes Libyens lui parler d'un lac voisin des Machlyes (Sebkha des Nefzaoua), de courants dangereux (ceux de la Syrte) ; d'une île (Meninx) d'un fleuve se jetant dans un lac, le Kinyps, qui tombe dans les salines des Mesrata, combina tous ces renseignements confus, de manière à les faire concorder avec la description depuis longtemps admise par l'opinion, sans se douter que cette description avait pour modèle une île du fleuve d'Égypte chanté par Timœthès, contemporain d'Orphée, sous le nom de fleuve Triton (1).

---

(1) Les mythes du fleuve Triton et de la Minerve Tritonide étaient ori-

Cette conviction que le lac Triton se trouvait près des Syrtes, confirmée d'ailleurs par le témoignage d'Hérodote, pesa sans cesse sur la géographie positive de cette région. Skylax, qui vit la côte et la décrivit exactement, ne sut se défendre de placer vers la petite Syrte, une île, un fleuve et un lac de ce nom; seulement il eut soin de marquer que l'île était dans le golfe Syrtique et que c'était aussi dans la Syrte que le fleuve tombait (1.) On voit, par cette explication, qu'il assimilait le lac Triton à la Sebka des Nefzaoua, l'île à Meninx ou Djerba et le fleuve à quelque torrent de la côte.

Cette description ne concordait pas avec l'opinion générale: aussi les géographes ne voulaient-ils pas l'adopter tous. Il se forma deux camps, dont l'un refusant de tenir compte des observations de Skylax, ou peut-être les ignorant, continua à faire tomber au fond de la petite Syrte un grand fleuve nommé Triton qui, dans l'intérieur, traversait un lac du même nom, duquel à son tour surgissait une île ornée à son sommet d'un temple de Minerve. — Parmi ceux-là se trouvaient Callimaque et Ptolémée (2); quant aux autres, ils reconnurent l'exactitude

ginaires du Nil, et se liaient à l'histoire légendaire des conquêtes de Bacchus Osiris (Diodore, l. 3, ch. 67 et suivants). Comme, dans les idées du temps, l'Océan occidental n'était pas très-éloigné de l'oasis d'Ammon, ces mythes tenaient en conséquence, par l'Est à l'Égypte, par l'Ouest à l'Océan extérieur, mais à mesure que le progrès des sciences éloigna peu à peu cet Océan extérieur de la vallée du Nil, les mythes intermédiaires se disloquèrent en quelque sorte, et, tandis que les uns restaient attachés à l'Égypte, les autres s'en éloignèrent à la suite de l'Océan, et furent finalement transportés ainsi jusqu'aux côtes occidentales de la Mauritanie extérieure.

A l'époque d'Homère, l'Océan n'en était pas encore là, mais il s'était déjà un peu éloigné de l'Ammonium, et l'on croyait qu'il s'ouvrait à l'Ouest du pays de Barka. Un peu plus tard on le recula au-delà de la grande Syrte, puis au delà de la petite. Sous Hérodote, on connaissait déjà les colonnes d'Hercule; seulement, comme la jalousie commerciale des Carthaginois mettait obstacle à l'exploration du pays au delà des Syrtes, ce fut sur les confins de ce dernier canton que se trouvaient alors retenus les mythes du Triton et un certain nombre d'autres.

(1) Skylax de Cariande, p. 49. « Dans cette Syrte se trouve l'île de Triton et un fleuve de ce nom; là est aussi un temple de Minerve Tritonide. Quant au lac, il est grand, son circuit se montant à 4,000 stades. »

(2) Pline (5. 4.) «... Trito palus... Pallantias appellata Callimacho et citrà minorem Syrtim esse dicta... » Ptolémée (4. 3.)

de Skylax et se résignèrent à chercher le lac Triton ailleurs : Pline, par exemple, trouva à le placer entre les deux Syrtes en l'identifiant, faute de mieux, à la grande saline, qui recevait les eaux du Kinyps, qui pourtant ne contenait point d'îles (1). Pour Strabon, d'après une ancienne opinion rapportée par Pindare, il ramena le lac Triton dans la Kyrénaïque et l'assimila à la flaque d'eau qui formait le port de la ville d'Evhesperide (2).

Quant à Ptolémée, il se rangea, nous l'avons dit, à l'avis d'Hérodote, et appliqua au marais des Nefzaoua les descriptions mythologiques commandées par l'opinion, en y ajoutant seulement ce détail, exact d'ailleurs, qu'au-dessus du marais Triton et dans la même direction, il se trouvait d'autres marais pareils.

Pour en revenir à Hérodote, cet historien plaçait à l'Ouest du lac Triton une tribu nommée les Auses (3), dont le nom indique assez qu'elle habitait des oasis, et par conséquent celles qui sont aujourd'hui vers Gafsa et Touzer ; puis, sur la côte les Maxyes, nation d'agriculteurs qui habitaient des maisons. Ce dernier renseignement nous amène forcément à reporter ces Maxyes dans les régions où pousse le froment, c'est-à-dire dans la Byzacène, détermination d'autant plus naturelle, que ce nom comme nous l'avons vu, est identique à celui des Maxyes et des Gysantes que nous avons vus plus haut dans le pays cultivé.

Lors des guerres puniques, le nom des Auses avait disparu.

(1) Pline (5. 4.) « ... Ab his (Philcenorum aris) non procul à continente, palus vasta amnem Tritonem nomenque ab eo accepit..... » Pline a évidemment pris ce passage dans un auteur plus ancien. — Pomponius Méla le connaissait : mais il l'a mal compris, et l'a appliqué à la Sebkhâ des Nefzaoua : « ... Super hanc (minorem Syrthin) iagens palus amnem Tritonâ recepit, ipsa Tritonis (Méla 1. 7.) »

(2) Strabon, 17, ch. 2, § 17. — Pindare, Pyth. 4, 1. — Lucain, chant 9, vers 845 et suivants. — Tables de Peutinger. — Mannert, p. 92 à 94, 174 à 190, et les notes de M. Marcus, 637 et 638.

(3) Hérodote (4, 180 et 193) « .... Après les Machlyes viennent les Auses ; ceux-ci comme les premiers sont riverains du lac Tritonis ; le fleuve Triton les sépare ..... A l'occident du fleuve Triton, après les Auses, la Libye appartient à des laboureurs qui habitaient des maisons. On les nomme Maxyes ..... ».

En ce moment le Djerid était devenu la demeure des Massyles, peuple nomade sorti des déserts de la grande Syrte. Voisins des Carthaginois et des Massésyliens, ces Massyles faisaient des incursions sur la Byzacène et la Numidie dans un double but de pillage et d'établissement permanent. Pendant la 2<sup>e</sup> guerre, ils prirent définitivement parti pour les Romains, qui leur donnèrent en récompense la partie Orientale du royaume de Syphax. Ils s'y établirent aussitôt, et furent ensuite remplacés dans le Zab et le Djerid par divers peuples errants qui paraissent y être venus des sables méridionaux : c'étaient les Sababères, qui se placèrent au Sud de l'Auras Oriental (monts Thambès et Usargala); les Kapsitans qui habitaient l'Oasis et les environs de Capsa; et enfin les Kinithii, qui promenaient leurs troupeaux le long du rivage méridional de la petite Syrte. Des Gétules venus de l'Ouest s'étaient aussi mêlés à ces diverses tribus.

Lors d'une grande levée de boucliers qui souleva ces barbares contre l'Empire au temps d'Auguste, tous les Nomades du Zab et du Djerid ainsi que ceux de la Tripolitaine prirent les armes, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas obéir à Juba II. A la suite de cette rébellion, Cornelius Cossus battit les Misulames et les Gétules des Syrtes. Sous Tibère les Misulames se révoltèrent encore et entraînent par force, dit Tacite, les Kinithii dans leur parti. La mort de Tacfarinas mit fin à cette insurrection qui fut la dernière à laquelle aient pris part les peuplades du Djerid; dès lors Pline les compta parmi les sujets de l'Empire (1).

Ptolémée eut sur le pays qui nous occupe des renseignements incomplets et inexacts, qui lui ont fait dresser de ces régions une carte bizarre, laquelle n'a presque aucun rapport avec la réalité. Heureusement avec nos cartes modernes nous pouvons souvent, et bien mieux qu'il ne l'eût pu lui-même avec infiniment plus de critique, fixer le véritable emplacement des localités qu'il a nommées. Quoique ce soit là un travail qui

---

(1) Florus (H. 12) — Tacite, Annales (L. 2, Ch. 52 et suivant). — Pline (3, 4.)

ne rentre qu'indirectement dans notre cadre, il est nécessaire que nous le fassions pour la région des Syrtes, l'auteur ayant si mal déterminé ses directions qu'il se trompe d'environ 200 lieues dans la situation d'une des ses montagnes.

1° Au dire, par exemple, du géographe d'Alexandrie, le fleuve Triton prenait sa source dans une montagne nommée Usaleton, traversait ensuite trois marais successifs nommés le marais Libya, le marais de Pallas, et le marais Triton, dont il déversait finalement les eaux au fond de la petite Syrte. Il est facile aux modernes de reconnaître dans ces marais une suite de bas-fonds ou Chott qui s'étendent d'Occident en Orient au sud de la province de Constantine et du beylik de Tunis, et qui portent les noms de Sebchas du Hodna, Chott, Melrigh, Sebka de Guerara, et lac des Nefzaoua. Ptolémée, confusément renseigné, pouvait croire que ces bas fonds communiquaient ensemble, ce qui n'est vrai que pour deux d'entre eux.

Quant au mont Usaleton, d'où le fleuve Triton était censé s'écouler dans le marais Libyen, on le retrouve dans le Djebel-Salat de nos jours, montagne qui ferme à l'Ouest le bassin du Hodna et lui envoie en effet ses eaux. Derrière le mont Usaleton, dit ensuite Ptolémée, demeurent les Ouzares, après lesquels commence la Lybie déserte. Ces Ouzares sont les Berbères-Sahari de nos jours, riverains du lac Zarès (le Zaresis de l'antiquité), et c'est de ce côté aussi que se trouvait, d'après Ptolémée lui-même, la chaîne du Bouzara dont le nom ressemble à celui des Ouzares, et que l'auteur Alexandrin place en Mauritanie au Sud-Ouest du bassin de l'Ampsagas (1).

Conformément à la vérité des faits, Ptolémée rejetait le mont Usaleton à une grande distance des Syrtes, mais vers le Sud. Or comme la véritable direction est l'Ouest, il en est arrivé qu'il a placé cette montagne à plus de 800 kilomètres de sa véritable position (2).

---

(1) Selon M. Marcus (notes sur Mannert page 654), Orose donne aussi le nom d'Usaræ aux montagnes qui traversent le midi de la Byzacène et de la Numidie.

(2) Il existe dans la Tunisie septentrionale, à côté de Caïrouan, une tribu berbère nommée les Beni Oucelat, qui tire son nom de l'Oppidum Usale-

2° Le même auteur fixe sous un même méridien, mais à une grande distance l'un de l'autre en latitude (7 degrés), deux massifs de montagnes qu'il nomme Mampsar et Usargala. En deux endroits différents de son livre, il attribue tantôt à l'une tantôt à l'autre de ces chaînes, l'origine du fleuve Ampsagas (1). Ce dont le renseignement et l'absence, au point où il place l'Usargala d'une montagne quelconque, nous forcent à identifier ce mont aux monts Mampsar. Tout au plus peut-on croire qu'il s'agit de deux contreforts différents d'une même chaîne, l'Auras de nos jours. Encore je ne le crois pas et soupçonne plutôt que ces mots Mampsar (maan-Bsar) et Usargala (Vsar-gala) sont le même nom, greffé des deux côtés de quelque qualificatif parasite, dû à l'ignorance des voyageurs.

Au Sud du mont Usargala, Ptolémée place les Sabourpoures qu'ailleurs il avait fixés au Sud du mont Thambès. Ce renseigne-

tanum de Pline, aujourd'hui Djeloula. — Cette ressemblance de noms a fait penser à M. le baron de Slane (t. 1, p. 307, de la traduct. de Ben Khaldoun), que c'est de ce côté aussi que se trouvait le mont Usaletanum de Ptolémée. Mais cette hypothèse est trop complètement contredite par le texte même du géographe Alexandrin pour qu'il soit possible de l'admettre. Celui-ci, en effet, fait naître dans ce mont Usaleton le fleuve Triton, lequel, ajoute-t-il, traverse ensuite trois marais pour se rendre à la mer; de plus il place derrière le mont Usaleton le commencement de la Libye déserte. Ces difficultés insurmontables ont sans doute frappé M. le commandant de Champlouis, lorsqu'il a dressé sa belle Carte de l'Afrique ancienne; aussi, tout en se conformant à l'opinion de Messieurs Péliissier et Guérin, qui est la même que celle de M. de Slane, ne l'a-t-il adoptée que sous réserve.

Puisque j'ai l'occasion de mentionner ici la carte de M. de Champlouis, qu'il me soit permis de regretter que l'Algérie et la Tunisie n'y aient pas été représentées au 1 : 300,000, au moins; cette échelle eût permis d'y tracer les voies indiquées et d'y marquer l'emplacement des ruines romaines découvertes jusqu'ici. Le soin et l'exactitude apportés par M. de Champlouis au magnifique travail qu'il a établi, nous prouvent combien eût été précieuse pour la science une carte plus complète faite par lui. — En revanche il aurait pu, sans que l'étude du pays y perdît beaucoup, établir sur une bien plus faible échelle, la carte générale comprenant le Maroc et la régence de Tripoli, régions où la civilisation romaine ne fit jamais de grands progrès.

(1) Ptolémée : (4. 3) «... Le mont Mampsar (entre 27° N, 33° E, et 26° 25' N, 36° 30' E.) donne naissance au fleuve Bagradas...» (4. 5.) «... La montagne nommée Usargala, qui donne naissance au fleuve Bagradas, a pour point central 20° 20' N, et 33° E...»

ment concourt avec plusieurs autres à nous faire reconnaître dans le mont Thambès un troisième contrefort Aurasien.

Ces points établis, nous pouvons retrouver maintenant la demeure des peuples nommés dans ces régions par le géographe alexandrin (1).

Dans le Djerid occidental demeuraient les Sabourpoures (ou Sababères, derrière les derniers contreforts de l'Auras (Usargala, Thambès). — Derrière eux se tenaient les Haliardes, dans la campagne sittaïenne, région qu'on peut hardiment assimiler au souf tunisien.

Ce fut sans doute une relation de voyage partant de la côte Libo-Phénicienne pour se rendre à l'Auras, qui a fait connaître à Ptolémée la Bazakitide, les Zythes (habitants de la ville de Zitha, non loin de la mer) et les Kérophées qui demeuraient à Kerva, cité remarquable, bâtie sur les limites du pays cultivé, et dont la carte de Peutinger nous atteste l'importance (2). Après les Kérophées on trouvait les Mampsares, peuple de la montagne et au-delà les Motoutouriens, tribu d'ailleurs inconnue qui devait parcourir l'Ouest du Djerid et confiner du côté de l'Occident aux tribus Sababères.

De la Syrte, en suivant au Nord la ligne des lacs, les caravanes traversant les plaines unies du petit désert, rencontraient : les Makhines, sur la côte, puis les Gèphes, que Pline avait nom-

---

(1) Voici les passages du texte de Ptolémée auxquels se rapporte cette partie de notre travail :

Livre 4. ch. 3 « . . . Les habitants des parties occidentales de l'Afrique propre jusqu'à la mer sont... les Midènes et contre la Carthaginoise les Libo-Phéniciens, ensuite jusqu'à la petite Syrte, les Machynes et derrière celle-ci les Kinitiens..... derrière le mont Thambès se trouvent les Sabourpoures, derrière eux les Haliardes et la campagne sittaïenne. Au Sud des Libo-Phéniciens est la contrée Bazakitide, derrière laquelle sont les Zythes, puis les Khérophées et les Mampsares sur la montagne du même nom, et derrière les Motoutouriens. — Derrière les Machynes sont les Machryes, puis les Gèphes après lesquels sont les Mimakes et derrière le mont Usaleton, les Ouzares et le commencement de la Libye déserte. — De même derrière les Kinitiens sont les Giplousiens..... »

Livre 4 ch. 6. « ... Au dessus du mont Ousargala se trouvent les Sabourpoures... Entre les marais Libya et le mont Thala sont les Alitambes et les Maurales..... »

(2) Le nom de cette ville (Cerva selon la transcription latine) y est écrit en lettres majuscules.

més Capsitans et qui habitaient l'oasis de Gafsa. Ensuite on traversait les parcours des Mimakes riverains des lacs salés, et, après une longue route on arrivait au mont Ousaleton (Djebel-Salat), derrière lequel se trouvait, nous l'avons vu, la peuplade des Ousares (Sahari). Cette route de caravanes à travers un pays plat et ouvert convenait aux Nomades, qui n'en suivirent pas d'autre pendant tout le moyen-âge et la suivent encore aujourd'hui.

Au Sud du Djérid vivaient les Maurales et les Alitembes, qui s'étendaient jusqu'au mont Thala, partie Occidentale du plateau Tripolitain. A l'Est des lacs, les Kinithiens bordaient le Sud de la petite Syrte et avaient autour d'eux diverses peuplades dont nous aurons à reparler plus tard.

Toutes les tribus nommées par Ptolémée finirent par accepter la suzeraineté de l'Empire et étaient d'ailleurs maintenues dans l'obéissance par des lignes de forteresses échelonnées de l'Auras à la mer. Sous Gallien, malgré l'émotion qu'elles durent ressentir de la grande révolte des Babares et des Quinqué-gentiens, on ne voit pas qu'elles aient osé prendre les armes; elles ne bougèrent pas non plus quand apparurent les Hasguas. Maximien, qui combattit ces derniers, les rencontra dans une région plus méridionale que le Djérid.

Quand les Vandales se furent emparés de l'Afrique, ils cessèrent d'entretenir des garnisons dans les villes du Sud, et même ils les démantelèrent toutes. Dès que les Indigènes de la Gétulie (1) ne se sentirent plus contenus, ils prirent les armes et se ruèrent sur la Byzacène. Ces tribus étaient probablement encore celles qu'avait nommées Ptolémée, mais on ne saurait l'affirmer, car Procope, le seul qui nous ait raconté

---

(1) Les Romains, lorsqu'ils voulaient distinguer le Djérid de la Byzacène dont il dépendait pour l'administration, le nommaient Byzacène des Numides (Numidie Byzacène). Chez les géographes, il avait fini par porter exclusivement le nom de Gétulie et comprenait alors le Zab. Ce furent les Vandales, qui, les premiers, adoptèrent officiellement cette dénomination, en faisant de cette région une province séparée. Il y a lieu de croire que les Latins appelaient aussi le Djérid, Castelliaca (ou pays des Ksours) : car, jusqu'en ces derniers temps, les Musulmans le nommèrent pays de Castiliâ.



ces guerres, ne désigne d'habitude les hordes Indigènes que sous la dénomination commune de Maures. D'ailleurs, comme à elles seules ces peuplades n'eussent pu conquérir ni piller sans danger, les pays cultivés, remplis d'une forte population sédentaire, il en ressort qu'elles étaient poussées et soutenues par les nations puissantes qui occupaient les environs de Kydamus.— Ces nations étaient : d'abord les Ilasguas, dont nous dirons plus tard l'histoire, puis, sous leurs ordres, les Louata (Levathes ou Languanten des historiens Chrétiens), lesquels étaient les fils des anciens Siles de la Table de Peutinger. Avec eux se trouvaient les belliqueux Austures et vingt autres tribus dont nous aurons à reparler à propos de la Tripolitaine et du Fezzan. Toutes ces bandes, vers la fin de l'Empire Vandale, avaient occupé la Byzacène dont on ne pouvait plus les chasser. Cette tâche échut aux gouverneurs byzantins : elle était rude et difficile et coûta la vie à plusieurs d'entre eux.

Elle s'accomplit pourtant ; aussitôt Justinien fit relever les murailles des villes frontières du Byzakium, et laissa la Gétulie aux Nomades. Il paraît que ceux-ci reconnurent pourtant la Suprématie des chefs de la ville de Nepté ; car ils en prirent le nom de Nefza, dont les temps postérieurs ont fait Nefzaoua (1). Ils s'étendirent même alors dans l'Est du côté de Tripoli ; mais là, leur nom se modifia, et ils y devinrent célèbres sous celui de Nefouça où l'on retrouve pourtant le radical primitif.

Les Nefza occupaient la Gétulie quand vinrent les Arabes ; mais ces nouveaux conquérants ne songeaient guères à leur enlever leurs parcours, tant les richesses de la province romaine allumaient fortement leur cupidité. Aussi les forcèrent-ils seulement à se convertir à la loi de Mahomet (670 de J.-C.). Encore, dès que le premier élan de l'Islamisme se fût ralenti, les Nefzaoua embrassèrent-ils avec fureur l'eibadisme, une des hérésies musulmanes les plus contraires à l'unité du Khalifat et à la domination

---

(1) La terminaison *Oua* est étrangère au radical comme le prouvent de nombreux exemples. Je crois qu'elle appartenait à la grammaire berbère et que c'est elle qui apparaît dans Ptolémée sous la forme *èbes*. Ce géographe nomme en effet les Makkoures et les Makkourèbes, comme les musulmans nomment les Maggher et les Maghraoua.

du Khalifat. Sous ce prétexte, ils se déclarèrent indépendants et se jetèrent sur l'Ifrikia. En 758, ils emportèrent même d'assaut la ville de Caïrouan, capitale des milices Arabes du Maghreb, à la tête de plusieurs tribus Louatiennes des environs de l'Auras. Ce fut même cette raison qui fit compter dès lors ces tribus et notamment les Ourfeddjouma, parmi les branches des Nefzaoua.

Leurs succès et le pillage de Caïrouan excitèrent la jalousie des autres Nomades ; ceux-ci prirent aussitôt les armes, leur enlevèrent Caïrouan, et, après un grand massacre, les rejetèrent dans le Djerid ; là, les Nefzaoua reprirent quelques forces. En 787, ils s'unirent aux Ourfedjouma et se levèrent de nouveau en armes contre la domination arabe ; mais ils subirent encore un désastre et leur confédération se brisa pour toujours.

Leur pays du Djérid fut aussitôt occupé par les Zenètes et autres tribus de l'Ouest, parmi lesquelles ils se confondirent. Cette nouvelle confédération s'étendit bientôt jusque dans la Tripolitaine, dès que les Houara, maîtres de cette région, furent passés en Ifrikia. (935 après J.-C.). Cette ligue puissante qui dominait les Nomades du Hodna, du Zab, du Righ, du Djerid et du pays Tripolitain, reconnut d'abord la suprématie des rois Maghraouiens de Tlemcen ; puis s'en sépara et prit pour chef une branche puînée de cette dynastie Zenatienne, les Beni Felfoul ben Saïd. Ces princes s'établirent d'abord à Tobna, puis aux environs de Tripoli, puis dans la ville même et gardèrent le commandement jusqu'après l'invasion des Arabes Hilaliens qui eut lieu l'année 1051 de notre ère.

Les Hilal, affamés de butin, ne songèrent d'abord qu'à piller l'Ifrikia, mais quand ils l'eurent totalement dévastée, ils songèrent au Djérid et, après de longs combats, en expulsèrent les Zenètes (vers 1060) (1) ; après quoi ils se partagèrent les pâturages des déserts. Dans ce partage, le Djérid échut à la tribu des Athbedj, une de leurs branches principales qui le garda longtemps et n'en fut chassée que bien longtemps après par la tribu du Riah.

---

(1) Ben Khaldoun, T. 3, p. 268 et 271.

Parmi les fractions de cette tribu des Athbedj, une des plus puissantes portait le nom de Kerfa, qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher des noms de Kerophœi et de Kerva, nation et ville dont les Kerfa occupaient le territoire. Est-ce une simple concordance de nom ? Le fait est possible ; mais ne pourrait-on aussi appliquer au cas présent le principe si remarquablement établi par M. le Sous-Lieutenant Aucapitaine, dans sa Notice sur l'établissement des Arabes dans la province de Constantine ? (1) Ne se pourrait-il pas que les Kerophœi, après avoir longtemps parcouru dans l'obscurité les environs de l'Auras, sous la suzeraineté des Romains d'abord, puis des Nefzaoua et des Zenètes, eussent été enfin agrégés à la tribu d'Athbedj, dont ils seraient devenus par la suite une des branches principales ? Après quoi, d'après la tendance générale des Berbères nomades à se faire passer pour Arabes, ils se seront fait rattacher *généalogiquement* à la souche même de la tribu (2).

Ben Khaldoun compte les Nefzaoua parmi les enfants de Loua, l'ainé, fils de Zaggik, père des Berbères Botr, c'est-à-dire parmi les nations récentes de l'Afrique (3). Il est probable pourtant qu'ils représentaient les anciennes tribus nommées par Pline et par Ptolémée, lesquelles pourraient revendiquer en conséquence une origine antique. Cette nation des Nefzaoua, il est vrai, n'était pas de race pure, et l'on y avait rattaché à plusieurs reprises des peuplades bien différentes (4) :

1° En premier lieu, les Oulhaça de Bône, les Ourfedjouma, les Zeggala, qui étaient d'anciens Massyles ou Louata et qui

(1) Notice ethnographique sur l'établissement des Arabes dans la province de Constantine, par M. le baron Aucapitaine (Annuaire de la Société archéologique de Constantine, année 1865, p. 92.

(2) Ben Khaldoun, T. 1, p. 51, 52, 53.

(3) Ben Khaldoun, T. 1, p. 227.

(4) Ben Khaldoun, T. 1, p. 227. « Les Nefzaoua, enfants d'Itouwest, fils de Zaggik, forment un grand nombre de tribus savoir : les Ghassaça, les Merniça, les Zehila, les Soumata, les Zatima, les Oulhaça, les Megra, les Oureif, et peut-être même les Meklata... » Les Oulhaça se composent de plusieurs tribus, parmi lesquelles on remarque les Ourfedjouma, fils de Tidghas. Ceux-ci se partagèrent en un très-grand nombre de tribus dont l'une est appelée les Zeggoula (ou Zeddjala)... — T. 1, p. 173. « Ben Sabec dit que les descendants de Tidghas appartiennent à la branche des Louata et qu'ils habitent l'Auras... » — Voir aussi T. 1, p. 230.

ne furent comptés par les généalogistes au nombre des Nefzaoua que parce qu'ils se révoltèrent avec ceux-ci en 758 et en 787 de notre ère.

2° D'autres Berbères nommés aussi Oulhaça, qui vivent près de l'embouchure de la Tafna et qu'on n'a rattachés aux Oulhaça Ifrikiens qu'à cause de la conformité du nom (1).

3° Enfin certaines tribus de l'Ouest qui avaient des rapports d'existence avec les Oulhaça de la Tafna et qui, à cause de cette parenté, furent classés, à la suite de ces Oulhaça, dans la race des Nefzaoua. Remarquons à ce sujet que le système généalogique berbère ne comprit d'abord que les peuplades voisines de Caïrouan, c'est-à-dire, celles de Barka, de Tripoli, de l'Ifrikia et du Zab (2). Pour les Berbères occidentaux, ils n'y furent greffés et compris que plus tard, sans qu'on voulût remanier, pour eux, le tableau primordial établi dans les premiers temps. Ces tribus, parentes des Oulhaça dont nous venons de parler, étaient : les Zatima de Brechk, les Ghassaça du pays de Botouïa, les Zehîla de Badis et les Meklata de la Moulouïa (3).

Les Merniça de l'Ifrikia et les Soumata des environs de Caïrouan sont donc les seules tribus parmi toutes celles que Ben Khaldoun a marquées comme Nefzaouiennes qui puissent sans trop d'in vraisemblance revendiquer cette origine (4).

Il ne nous reste plus qu'à rechercher ce que devinrent les habitants latins des bourgades gétules ; car dans ce pays d'oasis la population des Ksours n'a ni la même origine, ni les mêmes intérêts, ni les mêmes mœurs que les Nomades qui errent à ses portes. Pendant que les tribus volantes vont, viennent et se succèdent incessamment au hasard des combats et des événements, les habitants d'oasis sont protégés contre les pillages du dehors par leurs murailles de pisé et assurés de la possession de leurs demeures par le dédain que professent les pasteurs nomades pour la vie laborieuse des Citadins, aussi les Oasistes de nos jours ont-ils le droit de se considérer comme les descen-

(1) Ben Khaldoun, T. 1, p. 230.

(2) Ben Abd el-Hakem, Appendice au 1<sup>er</sup> Tome de Ben Khaldoun, p. 301.

(3) Ben Khaldoun, T. 1, p. 230.

(4) Ben Khaldoun, T. 1, p. 230.

directs des anciens possesseurs. Ce fut par cette raison aussi que les Ksours (castella) du Djérid gardèrent si longtemps dans leurs murs, bien après l'invasion musulmane, une nombreuse population chrétienne, tirant son origine des anciens habitants latins restés dans le pays. Plusieurs causes secondaires d'ailleurs durent contribuer à la persistance du Christianisme dans cette région. La première fut l'éloignement du Djérid central des routes qu'avaient à suivre les premiers Arabes, soit qu'ils vinssent de l'Est piller l'Ifrikia, soit qu'ils partissent de Caïrouan pour conquérir le Maghreb. Une autre raison, peut-être, c'est que les bourgades Djéridiennes ayant servi sous les Vandales de lieu d'exil à de nombreux évêques catholiques (1), les habitants durent puiser dans les prédications de ces martyrs une foi plus ardente et plus vivace que celle des Romains abâtardis du pays cultivé. Quoi qu'il en soit, le fait est certain et nous a été conservé par Ben Kaldoun. « Il existe, dit ce précieux historien, » certains villages assez remarquables de la province de Castilia » situés à une courte distance les uns des autres et appelés les » villages des Nefzaoua. On y trouve maintenant (au xiv<sup>e</sup> siècle), » des Francs qui vivent sous la protection d'un traité. Ils y sont » restés eux et leurs ancêtres depuis la conquête jusqu'à nos » jours, et comme ils professent une des croyances tolérées par » l'Islamisme, ils jouissent du libre exercice de leur religion en » payant la capitation » (2).

H. TAUXIER.

(A suivre)

(1) Victor de Vita (De persec. Vandal. l. 3.)

(2) Ben Khaldoun, T. 4, p. 231.